

Éduquer :

se communiquer soi-même,
c'est-à-dire communiquer sa manière
de se rapporter au réel

*Rencontre du père Julián Carrón avec
des enseignants
de Communion et Libération*

2007

OCTOBRE

MILAN



CAHIERS



Traces

Éduquer : se communiquer soi-même, c'est-à-dire communiquer sa manière de se rapporter au réel

Rencontre du père Julián Carrón
avec des enseignants
de Communion et Libération

Milan, 14 octobre 2007

En couverture :
Pierre Auguste Renoir, *La Leçon*, 1906 (© Corbis)

Franco Nembrini : Bonjour à tous, et bienvenue à vous qui êtes venus des environs ou de loin, certains se seront même levés à trois heures du matin pour être ici aujourd'hui.

La rencontre, comme vous le savez, s'intitule : « Viterbo 1977 – Milan 2007 : trente ans de présence à l'école », mais disons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'une sorte d'« Amarcord » ; ce n'est pas une « réunion d'anciens combattants », une réunion de ceux qui – pour résumer – peuvent dire : « J'étais là » ; il ne s'agit pas d'une réunion de nostalgiques (dans le sens péjoratif du terme) du Lycée Berchet, de choses passées, grandes mais passées. Nous vivons dans un pays qui semble toujours être l'otage de « grands anciens » qui ne lâchent jamais l'affaire, et ils ne lâchent jamais l'affaire parce qu'ils peuvent dire : « J'étais là » (j'étais dans la Résistance, j'étais à l'Assemblée constituante... tous pères de la patrie !). Nous non, nous ne sommes pas de ceux qui « étaient là », mais de ceux qui « sont là ».

Il y a un instant, tandis que nous chantions, je regardais Stefano, qui est avec nous depuis si longtemps ; et puis je regardais Pavel chanter et Francesco à la guitare, et je pensais qu'en 1977 ils n'étaient même pas nés ! Vraiment, on peut s'émouvoir profondément en repensant aux trente ans d'une histoire intense et féconde où le charisme de don Giussani nous a accompagnés et nous permet de dire aujourd'hui : « Je suis là ».

Nous pouvons être là, que nous ayons trente ou quarante ans d'expérience de mouvement derrière soi, ou que nous soyons arrivés de fraîche date, enseignants pour la première fois. Mais nous savons tous bien que parmi nous, il peut se trouver un garçon de vingt-cinq ans qui dit : « Je suis là » avec une franchise, avec une profondeur, avec une résolution qui peuvent nous émouvoir profondément et que nous voudrions apprendre et imiter. Parce que chez nous, c'est Dieu qui fait les choses, et Dieu peut prendre un jeune garçon et l'oindre roi à la face de tout le sanhédrin, en lui faisant brûler les étapes. C'est Dieu qui fait les choses, et il nous incombe de regarder et de suivre cette présence et cet événement qui s'imposent.

C'est une histoire qui nous accompagne depuis trente ans. Je crois que peu d'entre nous étaient présents à Viterbo en 1977, la plupart des nombreuses personnes en liaison Internet avec nous aujourd'hui n'étaient certainement pas là non plus. Je dis cela, parce que nous devons les saluer les unes après les autres. Sont en liaison Internet avec nous les amis d'Argentine, du Canada, du Chili, de Colombie, d'Équateur, de France, d'Allemagne, de Grande-Bretagne, du Kazakhstan, du Kenya, de Lituanie, du Mexique, du Nigeria, du Paraguay, du Portugal, de Roumanie, de Russie, de Slovénie, d'Espagne, d'Ouganda, de Hongrie, des USA, du Venezuela.

Il me semble que dans ce « Je suis là » réside tout le drame de la vie, tout le contenu du rappel d'aujourd'hui et de l'aide que nous avons demandée à Julián, que nous remercions vraiment pour sa sollicitude et sa paternité avec lesquelles il suit tout le monde et chacun. Voici ce qui me semble être le problème d'aujourd'hui : il ne va pas de soi de pouvoir dire : « moi », c'est-à-dire d'avoir une conscience de soi selon tous les facteurs qui nous constituent, d'avoir une conscience de soi tel que Dieu nous a faits. De même, il ne va pas de soi d'être présent, c'est-à-dire de prendre en compte la réalité selon la totalité de ses dimensions, selon la totalité de ses facteurs.

Comme nous le savons bien, le rappel du rapport entre le moi et la réalité est le grand rappel auquel Julián nous a obligés ces deux dernières années et, en particuliers, je crois, à partir de la retraite de la Fraternité de cette année. Aujourd'hui, nous lui demandons de nous aider à pouvoir dire : « Je suis là » selon toute l'ampleur de notre liberté et selon toute l'ampleur de la responsabilité à laquelle Dieu nous appelle.

Parmi les nombreuses contributions qui nous sont parvenues – il y en a plus de deux cents (je vous remercie tous vivement de la sollicitude avec laquelle vous avez participé à la préparation de cette rencontre) – je me permettrais seulement de rappeler celles qui constituent le nœud du problème, les points cruciaux qu'il m'a semblé relever dans vos témoignages et vos réflexions.

Le premier : la nécessité de comprendre. Julián, aide-nous à comprendre dans quelle situation nous sommes, ce qui est en train de se passer autour de nous et ce qui est en train de se passer en nous, de manière à éclaircir aussi les raisons d'une fatigue assez répandue, celle qui fait dire à certains d'entre nous : « Je n'y arrive plus. Dites-moi pourquoi il vaut la peine de continuer à faire ce métier après dix, vingt ou trente ans. Rien ne change, les jeunes empirent, je suis mal payé : donnez-moi les raisons pour lesquelles il vaut la peine de continuer. »

Le deuxième : aide-nous à comprendre encore clairement quel est la consistance de notre moi, et donc la consistance de chacune de nos tentatives d'être présents, afin de ne pas être soumis au chantage du résultat ou au chantage des circonstances. Aide-nous à être libres, à comprendre où s'appuie la consistance de la personne, de manière à éviter et à fuir ce chantage toujours présent, qui fait que la question, au lieu de se porter sur soi, est toujours comme déplacée sur autre chose, par exemple sur les jeunes (que dois-je faire, comment dois-je le faire, comment les convaincre, comment les rassembler, comment les entraîner derrière moi ?), avec comme résultat que, souvent, la note dominante devient une sorte de plainte parce que les choses ne sont jamais comme elles devraient être et que cela ne se passe jamais comme je l'avais imaginé.

Et, enfin, aide-nous à comprendre la dynamique du rapport entre autorité et liberté. Que signifie qu'il nous est confié une responsabilité personnelle devant Dieu et devant les hommes et, en même temps, que cet élan personnel (que nous retrouverons peut-être à partir du travail d'aujourd'hui) est appelé à devenir construction commune ? Quel rapport existe-t-il entre sa propre responsabilité et une autorité reconnue, entre l'élan créatif du moi et la conscience d'appartenir à une compagnie guidée ?

Julián Carrón. Je vous remercie de votre invitation à intervenir sur une question qui me tient beaucoup à cœur, parce que j'ai très longtemps enseigné.

I. Le défi actuel

S'il est un mot d'ordre où nous nous retrouvons tous aujourd'hui, nous pouvons employer l'expression d'« urgence éducative » pour le résumer. Du Pape Benoît XVI (au cours du rassemblement du diocèse de Rome) à l'Unesco – pour ne citer que deux réalités de renom – nous sommes tous d'accord sur le fait que nous nous trouvons vraiment face à une

urgence, parce que nous voyons le mal qu'a notre société (notre société, c'est nous, c'est vous les enseignants, ce sont les parents) pour transmettre les raisons de vivre, c'est-à-dire pour introduire véritablement au réel tous les nouveaux membres de notre peuple.

Quels sont – pour parler brièvement – les signes flagrants de cette urgence ?

En ce qui concerne les étudiants, je décrirais la situation d'aujourd'hui par un mot : désintérêt. Aucun enseignant ne se trouve face à des personnes, à des jeunes, tendus et disponibles à vouloir étudier, donc qui auraient un intérêt pour ce qu'ils doivent apprendre. Le premier problème de n'importe quel professeur est donc de susciter de l'intérêt pour ce qu'il enseigne. Aujourd'hui, nous ne devons pas tenir pour acquis le sujet qui veut apprendre ; il peut se trouver des milliers de très bons professeurs, disposés à enseigner toutes leurs connaissances, mais le problème c'est qu'il n'y a pas d'étudiants qui aient le désir d'apprendre.

Alors, comment susciter l'intérêt, comment générer le sujet ? De quelle manière devons-nous nous positionner face aux jeunes et face à ce que nous devons enseigner pour commencer ce processus qui permet à nos élèves ou à nos enfants de s'introduire dans le réel ? La conséquence de ce désintérêt, qui n'est pas en mesure de les saisir et de mettre en mouvement toutes leurs capacités, c'est la passivité. Nous voyons tant de jeunes « dans des voies de garage » dans les écoles ou d'autres milieux. Comme le disait Pietro Citati dans un article de *La Repubblica* paru il y a quelques années, les jeunes « préfèrent rester passifs [...], ils vivent lovés dans une mystérieuse torpeur. »¹ Mais nous, les grandes personnes, nous ne sommes bien souvent pas différentes. Comme le disait Franco, en ce qui concerne les enseignants, bon nombre d'entre eux éprouvent la fatigue ou la solitude devant les défis de toute nature qu'ils doivent affronter.

Je me rappelle encore un de mes professeurs, que j'avais rencontré un jour à l'entrée du séminaire où j'habitais ; il était assez bouleversé et je lui ai demandé : « Que se passe-t-il ? ». Il m'a répondu : « Écoute, je viens juste de dire à mes élèves que j'éprouve moins de satisfaction qu'un garagiste, parce qu'un garagiste, s'il met du cœur à l'ouvrage, peut faire fonctionner la voiture, et moi, je me suis tellement impliqué, mais la moitié d'entre eux doit redoubler l'année ». Alors moi, pour le provoquer, je lui ai dit : « Mais c'est une situation générale ? Vos autres collègues, comment font-ils ? ». Il m'a répondu : « Ils changent de méthode, une fois, deux fois, trois fois... et puis ils arrêtent ».

Nous, les enseignants, sommes tout autant concernés que les élèves, parce que si nous arrêtons d'essayer, de chercher, que faisons-nous ensuite ? Nous nous comportons comme les élèves : il faut subir de nombreuses heures de cours, avec la lourdeur de la vie. Imaginez quel intérêt un tel professeur peut susciter chez ses élèves ! Ce désintérêt pour la réalité, qui mène inexorablement à une passivité, nous fait comprendre la nature de la crise dans laquelle nous sommes impliqués : ce n'est pas seulement un problème scolaire mais c'est une crise de l'humain. Elle s'illustre dans la passivité de tant de jeunes, presque incapables de s'intéresser durablement à quoi que ce soit, ou dans la fatigue, dans la solitude, dans le scepticisme de tant d'adultes qui ne trouvent pas d'intérêt pour lequel il vaille vraiment la peine d'engager pleinement sa propre humanité. Ils n'ont donc pas non plus la capacité d'impliquer, d'entraîner, de pousser les jeunes à s'intéresser à ce qu'ils ont devant. Comme le disent nos amis espagnols sur un tract qu'ils ont rédigé pour la rentrée scolaire, en reprenant une citation de Péguy : « la crise de l'enseignement n'est pas une crise de l'enseignement ; elle est une crise de vie ». [C. Péguy, *Pour la rentrée*, Gallimard, 1904]

La situation dans laquelle nous sommes est avant tout un défi pour nous-mêmes. Face à celui-ci, bien des tentatives se sont avérées désastreuses comme, par exemple, celle consistant à dire : « Puisque nous ne pouvons pas les intéresser, donnons-nous au moins des règles pour

¹ Cf. P. CITATI, «Gli eterni adolescenti», dans *La Repubblica*, 2 août 1999, p. 1.

que le fleuve ne déborde pas ; appelons-en aux forces morales des personnes, des jeunes », et tout le monde sait que cela ne sert à rien pour mouvoir l'intérêt. Le fait de devoir constamment en appeler à cette sorte de moralisme extrinsèque signifie déjà reconnaître un échec. Mais cela vaut aussi pour d'autres tentatives, comme ce qui était illustré dans *La Repubblica*, « L'engendrement du néant », par Galimberti² : après avoir reconnu que la raison des Lumières n'est pas en mesure de susciter cet intérêt, il propose de revenir aux Grecs ; il soutient que le désir est parfois éclairé et qu'il faut mettre une mesure et se contenter de l'art de vivre grec. Mais justement, cette mesure s'avère vaincue dans la réalité parce qu'elle n'est pas en mesure de susciter l'intérêt. Pour cette raison, le désintérêt et la passivité grandissent.

La première question, c'est de savoir si nous sommes disposés à regarder cette situation en face, à prendre en main ce défi, à prendre en compte le réel tel qu'il est, ou bien si nous préférons chercher une manière de nous en sortir sans pointer sur le vrai défi auquel nous faisons face. Face à ce défi, me revient à l'esprit une phrase de saint Augustin que le Pape Benoît XVI a rappelé et qui s'applique bien pour décrire la réalité actuelle : « Mais qu'est-ce qui meut l'homme dans son intime ? »³ Dans la situation où nous vivons, qu'est-ce qui est en mesure de mouvoir l'homme au centre de son moi ?

Pour répondre, observons ce qui arrive à un enfant lorsque vous lui donnez un jouet : il commence à naître en lui un grand intérêt. J'ai souvent fait cet exemple : imaginez que vous êtes en classe et que vous avez apporté une machine que vos élèves ne connaissent pas, vous avez oublié le câble d'alimentation et vous dites : « Attendez un instant, je vais chercher le câble ». Dès que vous êtes sorti de la salle, combien de temps faudra-t-il aux enfants pour bondir de leurs chaises et se précipiter sur la table pour voir de quoi il s'agit ?

C'est la réalité qui suscite l'intérêt. Mais il ne suffit pas à l'enfant d'avoir un jouet devant lui pour s'y intéresser, il ne suffit pas de lui expliquer la chimie du jouet, la physique de l'objet, les marquages en anglais, les dimensions, s'il ne comprend pas à quoi ce jouet est destiné, nous le verrons bientôt traîner dans un coin de sa chambre, parce que les explications partielles, les données partielles, ne suffisent pas à l'enfant. Face au réel, la raison est exigence de totalité, de sens total. Il n'y a pas d'introduction au jouet sans cette introduction totale. C'est pour cela que nous avons toujours répété que l'éducation est une introduction à la réalité totale. Et ce qui se passe pour le jouet se passe pour tout : celui qui travaille des heures et des heures, ou celui qui regarde la personne aimée, ou un coucher de soleil, ne pourra pas ne pas se poser la question : « Mais quel sens cela a-t-il ? ».

S'il est si facile que la réalité suscite de l'intérêt, alors pourquoi ce désintérêt ? Parce que – comme nous l'a dit María Zambrano, que nous connaissons déjà et que nous avons citée tant de fois – c'est précisément cela qui est en crise : « Ce qui est en crise [...] est ce lien mystérieux qui unit notre être à la réalité, un lien si profond et si fondamental qu'il est notre intime soutien ».⁴ Si le réel est ce qui soutient notre vie, ce qui soutient l'intérêt du jeune, ce qui soutient notre intérêt, pour vivre une journée ou pour demeurer face à une situation donnée – à tel point que lorsque nous n'avons pas d'intérêt, la vie est d'un ennui mortel – si le lien avec la réalité, et non avec un aspect de celle-ci, est en crise, nous pouvons tout de suite nous rendre compte de la portée de cette crise : cela ne concerne pas seulement un détail ou un autre mais cela concerne notre relation avec le réel.

Qu'est-ce que cela veut dire, que le lien avec le réel est en crise ? Cela ne veut pas dire que ce lien n'existe pas. Nous ne pouvons pas éviter le rapport avec le réel. Nous sommes toujours en rapport avec lui. Il n'existe aucun homme ni aucun jeune sur la scène du monde auquel la réalité ne suscite aucune question.

² Cf. U. GALIMBERTI, «La generazione del nulla», dans *La Repubblica*, 5 octobre 2007, p. 47.

³ Cfr. SAINT AUGUSTIN, *Commentaire à l'Évangile de saint Jean*, homélie 26, 5.

⁴ Cfr. Maria ZAMBRANO, *Verso un sapere dell'anima*, Cortina Editore, Milan, 1996, p. 84.

Je me rappelle toujours ce que racontait un chercheur français, Olivier Clément. Il avait un papa non croyant qui l'avait introduit à la réalité selon sa position, mais cela n'empêchait pas que le garçon était frappé par le réel. Il raconte dans son autobiographie que, lorsqu'il avait huit ans, l'un de ses amis, qui s'appelait Antoine, est mort. Devant la dépouille de son ami, l'enfant se tourne vers son père et lui demande : « Papa, où est Antoine ? ». Le papa, cohérent avec son athéisme, répond : « Antoine n'est nulle part, il est mort. » On pourrait croire que cela avait clos la discussion mais, à douze ans, en se promenant avec son papa, une nuit, sous un ciel étoilé, l'enfant lui demande : « Papa, qu'y a-t-il au-delà des étoiles ? ». « Au-delà des étoiles, il n'y a rien ».

Mais il n'y a personne, ni aucun pouvoir, qui puisse arrêter cette dynamique, cet impact du moi avec le réel qui réveille continuellement la demande. Aucun pouvoir ne peut éviter que le ciel étoilé ne rouvre la demande de sens. Et ce qui arrive avec les étoiles arrive avec le travail, avec l'affection, avec le temps, avec tout ce qui nous arrive ; la réalité continue de réveiller les questions, même dans la situation que nous sommes en train de vivre : cela a-t-il du sens de continuer à travailler, après dix ou vingt ans, avec tout le chaos qu'il y a maintenant en classe ? C'est comme si le Mystère ne nous permettait pas de nous arrêter et continue de frapper à notre porte, réveillant l'exigence de sens. Aucun pouvoir ne peut l'arrêter, aucune situation ne peut l'arrêter ! Pour cela, le fait que le lien avec le réel soit en crise ne veut pas dire que cela n'arrive plus : il est impossible que cela n'arrive pas. Le désir de trouver une réponse qui rende raisonnable l'instant où nous vivons est constamment réveillé en nous, dans n'importe quelle circonstance, pas seulement les belles, mais aussi les autres, et même, encore plus dans ces dernières : que veut dire travailler dans l'enseignement dans ces circonstances ? Pour cela – les espagnols le disent très bien dans leur tract – ce désir est la principale ressource de tout effort éducatif parce qu'il stimule la curiosité et les questions sur toutes les questions de la vie. Pour cela, si on demande s'il est possible d'éduquer dans cette situation, il faut tout de suite répondre « oui », parce que ce désir est continuellement réveillé.

Alors, où se situe le problème de notre lien avec le réel ? Don Giussani l'identifie en ces termes : devant ce désir, ces demandes que la réalité nous suscite, nous succombons à « une possibilité permanente de l'âme humaine, la triste possibilité du manque d'engagement authentique, du manque d'intérêt et de curiosité pour la réalité totale. »⁵

Les questions sont inévitables, on ne peut s'enlever le désir de trouver une réponse, mais nous pouvons ne pas le prendre en considération, nous pouvons ne pas nous laisser entraîner par ces questions et bloquer notre curiosité. C'est la liberté qui entre en jeu, en n'altérant pas l'intérêt que le réel suscite, en n'altérant pas cette curiosité que le réel nous suscite. Et lorsque nous succombons à cette possibilité de l'âme humaine de manquer d'engagement avec la réalité, que se passe-t-il ? Nous ne découvrons pas le sens, et si on ne reconnaît pas le sens, la réalité ne nous intéresse plus. Si l'enfant ne sait pas comment utiliser son jouet, il l'abandonnera vite au coin de sa chambre parce qu'il ne sait pas comment jouer avec.

Pour cela, l'incapacité d'introduire à la réalité n'est pas indifférente à notre rapport avec la réalité : si on ne perçoit pas le sens, tôt ou tard, la réalité ne nous intéresse plus, et nous aussi à l'école, comme les élèves, nous pouvons devenir passifs. Voilà l'origine de ce désintérêt qui finit en ennui, parce que rien ne suscite plus d'intérêt. Nous pensons que la réalité privée de sens pouvait continuer à être attirante. Nous nous sommes dit : le sens vient en plus et nous pouvons nous en passer ; nous pouvons expliquer la physique ou la chimie à l'enfant, mais il n'y a pas besoin de lui en donner le sens. Nous pensons pouvoir réduire l'éducation à la transmission de connaissance, de données, mais cela n'a pas suffi pour

⁵ Luigi GIUSSANI, *Pourquoi l'Église?*, Fayard, Paris, 1994, p. 54.

continuer à intéresser les enfants à ce qu'ils avaient face à eux. Et sans susciter l'intérêt, ce désir qui s'était réveillé diminue et apparaît alors ce nihilisme que rappelait il y a déjà longtemps Augusto Del Noce : « Le nihilisme d'aujourd'hui est un nihilisme allègre, qui est sans inquiétude (peut-être – disait-il – pourrait-on même le définir comme l'absence de l'*inquietum cor meum* de saint Augustin) », ⁶ comme la suppression du désir, mais non parce que la réalité ne nous le suscite pas constamment mais parce que si l'on ne trouve pas de réponse à cette exigence de totalité, à cette exigence de sens, le désir s'amointrit, comme l'enfant devant son jouet. Mais cela dépend d'une décision que nous avons prise, d'un manque d'engagement, d'une immoralité ultime par rapport à cette exigence de sens qui nous constitue.

Mais attention : nous sommes face à une question dont la réponse ne peut pas être une réponse quelconque. C'est le mensonge du relativisme. Nous savons qu'il est mensonger, parce que toutes les réponses ne correspondent pas à l'exigence de la demande que nous avons. Ce n'est pas n'importe quelle réponse qui donne un sens au travail quotidien, à la douleur, à la façon de vivre les circonstances, de sorte que cela ne devienne pas notre tombeau. Le problème de l'éducation, c'est d'avoir une réponse à cette urgence de vie, de manière à pouvoir la communiquer en vivant. Pour cela, ce n'est pas le problème des jeunes, mais le problème des adultes, notre problème. C'est seulement si nous, les adultes, ne manquons pas de cette implication avec la réalité dans sa totalité que nous pouvons communiquer un sens. Cela me rend enthousiaste, parce qu'il n'y a aucune cachette, aucune circonstance qui nous épargne cette implication. Nous pensons nous en sortir avec un mode d'emploi ! Voici la grâce d'avoir affaire aux enfants : nous ne nous en sortons pas, et une réponse quelconque ne suffit pas. Nous le voyons dans les signes de la passivité ou de la fatigue.

Pour cela, il faut commencer à regarder cette situation en face. Voulons-nous prendre cela en compte, ou bien voulons-nous faire quelque chose en retrait de la vie et des problèmes ? Dans ce contexte, y a-t-il quelque espérance, quelque chose qui peut mouvoir l'homme dans son intime ? Cela revient à la question que Franco posait au début : comment pouvons-nous être là ? Comment dire : « Je suis là » de tout mon être dans le réel, face aux enfants, face à l'école d'aujourd'hui, face à mes enfants ou face à moi-même ?

II. Comment cela a-t-il pu arriver ?

Pour répondre à cette question, inutile de se dévisser la tête ; une fois encore, il nous faut observer. Regardons notre expérience : est-il arrivé quelque chose qui a réveillé notre intérêt, qui nous a remis en mouvement ? Qu'est-ce qui nous a aidé à combler ce manque d'implication ? Qu'est-ce qui nous a remis en mouvement ? Pouvons-nous identifier quelque chose de réel ? Oui. Nous l'appelons « rencontre ». Nous avons rencontré un attrait supérieur qui comportait une hypothèse de sens qui nous a entraînés ; c'était quelque chose de si réel que cela nous a aidé à remettre notre moi en mouvement. Nous pouvons l'appeler de plusieurs manières : une préférence, quelque chose que nous avons dû reconnaître, qui s'est ancré en nous et qui a réveillé toutes nos exigences.

« La rencontre – avons-nous étudié dans le texte de l'école de communauté, *Notes de méthode chrétienne* – est caractérisée par une nouveauté et une valeur sans comparaison. Mais à travers une phrase, un mot, un geste, nous voyons affleurer dans la réalité présente la rencontre avec une tradition qui puise ses racines dans les siècles. Autrement dit, la rencontre avec cette communauté ou cet ami nous communique un message qui provient de la vie des

⁶ Augusto DEL NOCE, *Lettera a Rodolfo Quadrelli*, Inédit, 1984.

siècles passés, de la *tradition*.⁷ Et pourquoi nous met-elle en mouvement ? Parce qu'elle est tellement correspondante qu'elle sollicite toutes nos exigences, qu'elle met en mouvement toutes nos exigences, elle réveille l'envie d'entrer dans la mêlée et nous rend libres d'y entrer.

« De même que nous ne prévoyons pas la rencontre – nous dit l'école de communauté – de même nos succès ne conditionnent pas nos actions. »⁸ Parce que, dans toute cette situation de fatigue, de confusion, comment puis-je repartir ? Parce qu'il est arrivé quelque chose qui rend mon action libre, parce qu'elle ne dépend pas de la confusion, des difficultés de l'école, du milieu, des collègues, des enfants, elle ne dépend pas de cela. « La raison qui nous fait bouger et justifie notre diffusion n'est pas en nous mais au fond de nous, là où se trouve un Autre [avec un A majuscule], Celui que nous adorons. Nous ne cherchons pas à réaliser notre parti ou un projet personnel, mais quelque chose d'autre, de pur, de net, qui ne dépend pas de nous mais de Celui qui nous a faits. C'est pourquoi, la rencontre acceptée avec simplicité nous donne une grande liberté d'esprit qui nous permet de ne jamais nous arrêter et nous fait agir indépendamment de notre culture ou de notre habileté, et même au-dessus de notre cœur. Une telle foi, une telle certitude, nous l'avons parce qu'un Autre agit en nous. Notre liberté est cette simplicité et cette ingénuité qui font que nous ne nous lasserons jamais de nous adresser à chacun, de renouveler l'invitation à cette rencontre, définitive dans la vie d'un homme. »⁹ Personne ne peut empêcher cela, parce que c'est un événement qui réveille constamment le moi. Et c'est seulement si cela continue d'arriver, si cela reste, si cela demeure comme source constitutive de mon moi, que je suis libre d'entrer dans n'importe quelle circonstance, c'est-à-dire libre d'entrer dans la totalité du réel, de répondre à cette exigence de sens, à ma fatigue ou à ma solitude. Alors, on comprend pourquoi tout commence à devenir intéressant. « Dans l'expérience d'un grand amour [...] tout ce qui arrive devient événement ». ¹⁰

Qu'est-il arrivé après la rencontre ? Nous sommes tous ici à cause d'une rencontre. Attention à ce que disait don Giussani il y a déjà trente ans : « Pour beaucoup d'entre nous, que le salut [soit dans cette rencontre] soit Jésus Christ et que la libération de la vie et de l'homme, ici et dans l'au-delà, soit continuellement liée à la rencontre avec lui est devenu [attention !] un rappel "spirituel". Le concret serait autre chose : l'engagement syndical, faire passer certains droits, l'organisation, les unités de travail et donc les réunions, mais non comme les expressions d'une exigence de vie mais plutôt comme la mortification de la vie, un poids et un prix à payer à une appartenance qui nous trouve inexplicablement encore en train de faire la queue à la caisse ». ¹¹ C'est-à-dire qu'à un moment donné, Jésus Christ n'a plus été pour nous indispensable pour vivre notre situation : nous pouvions nous en passer, parce que le concret était autre chose. Jésus Christ ne nous semblait pas indispensable pour vivre le concret ; non pas que nous le nions, il est simplement devenu une prémisses, un rappel spirituel, dont nous n'avons plus eu besoin, ensuite, pour entrer dans la mêlée. Vous rendez-vous compte ? Nous avons été présomptueux et avons creusé notre tombe.

Mais avec le temps, nous voyons les conséquences en nous-même : avec toutes nos tentatives présomptueuses, nous ne nous en sortons pas ; nous sommes nombreux à creuser notre tombe avec de magnifiques propositions éducatives ! Et, comme pour nous, la même chose arrive aux étudiants, arrive dans la communauté. Écoutez ce que disait don Giussani : « Nous constatons souvent que les jeunes communautés ont un visage missionnaire, une vibration de communication et manifestent une grande capacité de rappel. Cela veut dire que le contenu de notre proposition est exaltant, est un rappel, mais c'est comme si elle ne se maintenait pas à la même hauteur : les communautés, au fur et à mesure

⁷ Cf. Luigi GIUSSANI, *Notes sur la méthode chrétienne*, livret à usage interne, pp. 9-10.

⁸ *Ibidem*, p.10.

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ Cf. R. GUARDINI, *L'essenza del cristianesimo*, Morcelliana, Brescia, 1980, p. 12.

¹¹ Cf. Luigi GIUSSANI, «Viterbo 1977», dans *Il rischio educativo*, Sei, Turin, 1995, p. 61.

qu'elles prennent de l'âge, deviennent arides. Il existe un grave danger que notre mouvement témoigne sa bonne expérience dans la proposition initiale mais que, par la suite, ses membres manquent de la méthode qui la rende permanente. La proposition du mouvement est une vérité, et donc elle frappe. Mais sans une méthode correspondante [...] il n'y a pas de chemin, il n'y a pas de continuité ». ¹² Nous ne pouvons pas éviter le contrecoup de la beauté de la proposition, ni en nous-même, ni chez les autres, mais il n'y a pas de continuité. Pourquoi ? Parce que nous avons changé la méthode, parce que ce n'étaient pas nos initiatives qui réveillaient les personnes mais c'était Lui qui se rendait présent à travers elles.

« Le mouvement est né d'une présence qui s'imposait et amenait à la vie la provocation d'une promesse à suivre. Mais par la suite, nous avons confié la continuité de ce début aux discours [terrible !] et aux initiatives, aux réunions et aux choses à faire. Nous ne l'avons pas confié à notre vie, de sorte que le début a très souvent cessé d'être une vérité offerte à notre personne et est devenu le point de départ d'une association, d'une réalité sur laquelle décharger la responsabilité de son propre travail et dont on prétendait qu'elle résolve les choses. Ce qui devait être l'accueil d'une provocation et un cheminement vivant à la suite de quelqu'un est devenu une obéissance à l'organisation ». ¹³ C'est-à-dire qu'au lieu de communiquer la nouveauté dans la manière dont on vit le réel qui se présente à soi, dans l'implication avec le réel, nous avons cru pouvoir nous épargner cette implication par la théorisation d'une méthode. Don Giussani disait : « Nous devons nous aider à vaincre un danger, qui est déjà bien à l'œuvre [figurez-vous qu'il le disait il y a trente ans !] : réduire notre implication à une théorisation de méthode socio-pédagogique, à l'activisme qui en découle et à la défense politique de celui-ci, au lieu de réaffirmer et proposer à l'homme notre frère un fait de vie ». ¹⁴

C'est pour cela que je continue à demander : mais nous, parfois, prendrons-nous le risque de vérifier la proposition de Jésus Christ au lieu de l'abandonner l'instant d'après, en changeant de méthode ? Non pas que chez nous, ou chez la communauté des jeunes, la proposition ne suscite pas de fascination, mais qui peut maintenir cela ? Pensons-nous nous en sortir, avec nous-mêmes comme avec les autres, en changeant la seule méthode qui peut réveiller cet intérêt, c'est-à-dire sans faire mémoire de cet attrait dominant, pour nous-mêmes et pour les autres ?

III. Un nouveau début

Pour cela, il faut un nouveau début, qui n'est pas – comme le disait déjà don Giussani – partir de la question : « Que dois-je faire ? », mais : « Qui suis-je ? Que suis-je ? ». Ce n'est pas une question rhétorique, mais « c'est le point de départ – disait-il à Viterbe – qu'aucun mal ne pourra emporter ». Si le mal l'emporte loin de nous, c'est que ce n'est pas clair ; ce n'est pas la situation qui vainc notre personne : elle rend claire notre fragilité, elle la fait venir à la surface. Ce n'est pas le contexte qui crée la fragilité, ce n'est pas la situation dans laquelle nous nous trouvons qui crée la fragilité ; elle fait venir à la surface notre inconsistance, notre fragilité, notre manque de liberté. Ce « “ce que je suis” [...] est le principe continu de résurrection, c'est comme le rocher que la tempête peut couvrir, mais qu'elle ne parvient jamais à emporter et qui réapparaît au premier instant de calme ».

Il faut donc que se renouvelle en nous « une conscience différente de soi [celle qui naît de la rencontre] et donc un sentiment différent de l'humain, parce que nous puisons le sentiment de l'humain en nous-mêmes. C'est la *créature nouvelle* dont parle l'Évangile, la

¹² Cf. *Ibidem*, p. 60.

¹³ Cf. *Ibidem*, p. 63.

¹⁴ Cf. *Ibidem*, p. 61.

semence nouvelle qui est dans le monde, un homme nouveau parce qu'il a un sentiment nouveau de soi et donc de l'autre [...]. Cette conscience de soi nouvelle s'appelle la *foi* ; elle est caractérisée par le fait que c'est comme si je n'étais plus moi, mais quelque chose d'autre en moi »¹⁵.

Je souhaite que nous puissions ne pas sentir cela comme un rappel « spirituel », qui n'a rien à voir avec la situation, répétant ainsi la même histoire qu'il y a des années : en effet, certains d'entre vous me disaient que don Giussani affirmait que « ce qui a été le moins compris est Viterbe ». Cette foi est une conscience de soi nouvelle, différente ; ce n'est pas quelque chose qui est en marge de la réalité humaine, ce n'est pas un vêtement : c'est la réalité de la personne, dans sa signification et dans sa consistance. Cette conscience génère une présence au moment même où elle franchit le seuil de l'école, devant les enfants de l'école maternelle comme devant les jeunes du lycée ; autrement, qu'allons-nous faire à l'école ?

Ce n'est que si nous sommes définis par cela que nous acquérons une certitude qui nous fait entrer dans toute chose ; c'est cette certitude qui nous permet d'entrer dans la réalité. Mais comment pouvez-vous aller à l'école sans être constamment pleins de cette certitude et de cette conscience ? Je comprends que l'on veuille fuir cette situation, mais comment ? Vous vous rendez compte que cela ne peut pas être un rappel « spirituel », mais la seule manière de vivre nous-mêmes, avec toute notre conscience, de manière à pouvoir dire : « Je suis dans la réalité avec tout moi-même » ? Car « la vérité doit se réaliser dans la vie »¹⁶, disait Berdiaev. Cette certitude nous permet d'entrer dans la réalité, d'aller à l'école pleins de cette Présence. « Le phénomène culturel, disait don Giussani à Viterbe, s'embrace et se répand seulement s'il est généré par une *certitude* de fond [...]. Cette certitude est l'événement du Christ qui, dans l'adulte, est proposée à nouveau au jeune et que celui-ci revoit présent dans la personne plus grande qu'il a devant lui »¹⁷ ; on le voit au fait que l'on suscite une passion pour les choses, que l'on alimente l'intérêt pour toute chose.

Le symptôme de cette certitude – dit-il dans *Certi di alcune grandi cose* – est la « sympathie pour tout ce que l'on rencontre. [...] Plus une personne est puissante comme certitude de conscience, plus son regard, même dans sa manière habituelle de marcher dans la rue, embrasse tout, valorise tout, et rien ne lui échappe. Elle voit même la feuille jaune au milieu de la plante verte. Seule la certitude du sens ultime fait sentir, comme si l'on était un détecteur de métaux, une limaille de vérité, même la plus lointaine, dans la poche de chacun. Et il n'est pas nécessaire, pour être ami de quelqu'un d'autre, qu'il découvre que ce que tu dis est vrai et qu'il vienne avec toi. Ce n'est pas nécessaire ; je vais avec lui pour ce peu de limaille de vérité qu'il a. C'est parce que cela manque que le mouvement a cessé depuis trop longtemps d'être mouvement, parce que l'on s'est refermé sur le schéma du discours et de la pratique de sa propre communauté : soit tu fais comme nous, soit tu n'es pas des nôtres [c'est don Giussani qui le dit, pas moi !]. Seule la certitude de la vérité se sent immédiatement fraternelle, maternelle et affectionnée à tout fragment de vérité qui se trouve en chacun ; la vérité est donc amie de tous »¹⁸.

C'est pour cela que je disais à la journée de début d'année que don Giussani nous a véritablement laissé le test : si nous avons cette certitude, nous pouvons entrer librement en toute chose et être libres du résultat. Mais pour nous, tout cela est « spirituel ». Non, non, non, non ! C'est le test de ma manière de vivre la réalité : soit je dépends de Dieu et je suis libre du

¹⁵ *Ibidem*, p. 73.

¹⁶ Cf. N. BERDIAEV, *Pensieri controcorrente*, La casa di Matriona, Milan 2007, p. 59.

¹⁷ Cf. L. GIUSSANI, « Viterbo 1977 », op. cit., p. 89.

¹⁸ Cf. L. GIUSSANI, *Certi di alcune grandi cose (1979-1981)*, Bur, Milan, 2007, pp. 155-156.

monde entier, de tout résultat, soit je suis libre de Dieu et esclave de toute circonstance, de tout résultat, de toute issue¹⁹.

La manière dont nous nous comportons à l'école, dont nous nous comportons dans la réalité, dont nous nous comportons face à toute circonstance est le test de notre dépendance du Mystère ; c'est le test de notre liberté, et non de ce que nous faisons en marge, le dimanche matin. Le test est si – précisément à cause de cette dépendance – nous vivons une liberté de l'autre monde dans ce monde. Car « le christianisme – nous l'avons étudié à l'école de communauté – est une manière nouvelle de vivre ce monde. C'est une forme de vie nouvelle qui ne représente pas avant tout des expériences particulières, des manières de faire, des gestes par rapport à d'autres, des expressions ou des mots à ajouter au vocabulaire habituel [...] : le chrétien regarde toute la réalité comme le non-chrétien, mais ce que la réalité lui dit est différent et il réagit de manière différente »²⁰. On peut alors entrer dans la réalité, dans la réalité toute entière. Et la réalité, entrer dans la réalité, constitue la vérification de la foi, de ma certitude. Autrement, nous faisons quelque chose de parallèle, en marge.

C'est ce qui m'a enthousiasmé quand j'ai rencontré le mouvement ; je pensais depuis longtemps que mes supérieurs me faisaient perdre du temps : au lieu de me laisser me consacrer à mes recherches scientifiques, ils me faisaient enseigner. En réalité, quand je me suis rendu compte de la rencontre que j'avais faite, je me suis dit : « Tu es vraiment bête, parce que ce que le Seigneur t'a donné de faire, c'est la vérification de ta foi à l'école ». C'est pourquoi je suis reconnaissant pour mes dix ans d'enseignement, parce qu'autrement, j'aurais pu trouver la raison « théologique » pour justifier ma fuite de l'école, comme l'ont fait certains de mes collègues : il suffisait que, à l'improviste, me soit venue la « vocation » d'aller dans une paroisse. Cela aurait suffi pour partir vaincu, en emportant ma justification théologique dans ma tombe. Mais, grâce à Dieu, ce que j'avais rencontré, la rencontre que j'avais faite avec le mouvement et la proposition de don Giussani m'ont permis de vérifier ma foi jusqu'au bout. Je suis sorti de l'école plus libre, plus heureux, plus content, plus certain que lorsque j'avais commencé.

C'est le défi pour chacun de nous. Faire quelque chose en marge ou aller en paroisse (où je n'avais pas besoin d'être face à la réalité, mais seulement face à ceux qui venaient parce qu'ils n'avaient rien d'autre à faire) aurait été très facile. Mais vous comprenez que je ne pouvais pas fuir le fait d'être contraint de rester face aux jeunes que je ne choisissais pas, ou aux collègues que je ne choisissais pas. Je disais donc à don Giussani : « Je te serai toujours reconnaissant, parce que lorsque je t'ai rencontré, j'ai pu faire un chemin humain », c'est-à-dire vérifier la portée de ma foi (qui n'était pas seulement un rappel spirituel) dans la vie, dans la manière dont je vivais l'école. Et lorsque j'ai dû abandonner, j'étais plus heureux qu'avant, lorsque j'avais commencé. Autrement, je serais parti vaincu.

C'est pourquoi je suis très reconnaissant que rien ne m'ait été épargné et que le fait d'être prêtre ou d'être dans une certaine école ne m'ait pas épargné le chemin d'entrer moi-même dans la réalité, face aux jeunes, face aux matières que je devais enseigner. Si – pour ce que j'avais rencontré, qui me permettait de prendre mon désir au sérieux – je n'étais pas entré dans la réalité, j'aurais été le premier à être vaincu, parce que je n'aurais pas pu le remplacer par de belles théories sur l'éducation.

L'éducation, en effet, ne consiste pas à expliquer la réalité, mais c'est aider à y entrer. Nous savons très bien combien il est différent de faire une magnifique leçon sur le chapitre dix du *Sens religieux* et de faire l'expérience de ce que dit ce chapitre. Avec les mêmes paroles de don Giussani, on peut faire deux bouillons différents : l'un nous fait apprendre parfaitement le discours, l'autre nous fait faire l'expérience de ce que dit le discours. Quelle est la différence ? C'est la manière dont je suis dans la réalité, la manière dont je jouis de la

¹⁹ Cf. Luigi GIUSSANI, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Paris, Cerf 2006, p. 114.

²⁰ Luigi GIUSSANI, *Notes sur la méthode chrétienne*, op. cit. p. 8.

réalité. À partir du moment où je me suis rendu compte de cela, aller à l'école est devenu pour moi une fête. Si l'on veut introduire les autres à la réalité, on ne peut le faire – pour employer une comparaison taurine – « en regardant les taureaux du haut des gradins ». Nous ne pouvons aider les autres à entrer dans la réalité que si nous entrons les premiers dans la réalité jusqu'à en découvrir le sens ; ce n'est donc que si les jeunes voient la victoire sur notre visage, sur notre face, dans la manière dont nous agissons, dans la manière dont nous réagissons, dans la manière dont nous vivons tout, qu'ils s'intéresseront à ce qu'ils voient en nous et que l'envie leur viendra de vivre ainsi car, comme disait don Giussani à Viterbe, « l'éducation est une communication de soi, c'est-à-dire de sa manière d'entrer en rapport avec la réalité ». Attention, il faut graver cette phrase ! La communication de soi n'est pas communiquer ses propres pensées, ses théories : c'est communiquer sa manière d'entrer en rapport avec la réalité, parce que « l'homme est [...] une forme vivante de *rapport avec la réalité*. [...] La communication de soi signifie donc la communication d'une manière vivante d'entrer en rapport avec la réalité »²¹.

Je suis reconnaissant que les circonstances de la vie m'aient contraint à cela, parce qu'après dix ans d'enseignement au lycée, je suis devenu professeur à l'université et, comme j'étais de CL, je ne pouvais pas parler, même un instant, en dehors des heures de cours, je n'avais le droit de rien faire à côté. Vous comprenez ? Et j'en suis très reconnaissant, parce que cela m'a permis, cela m'a obligé à le faire en classe, dans la manière dont je faisais cours ; personne ne pouvait empêcher que je fasse cours d'une certaine manière et que je transmette les contenus d'une certaine manière. Je n'avais besoin de rien d'autre en dehors de l'heure de cours ; et personne ne pouvait empêcher que, souvent, ce que l'on disait pendant le cours devienne le thème du dialogue au restaurant de l'université.

Nous n'avons pas besoin d'autre chose, quelque chose de parallèle ou en marge, si nous acceptons le défi de la réalité, parce que c'est la manière dont l'autre vit la réalité qui nous provoque. Don Giussani disait : « *Le commencement est une présence qui s'impose*. Le commencement est une provocation, mais pas pour le "cerveau", [...] [mais] pour notre vie ; ce qui n'est pas provocation pour la vie nous fait perdre du temps et de l'énergie et empêche la vraie joie »²² ; par conséquent, avec le temps, cela n'a plus d'intérêt. « *La présence éducative est la présence de l'adulte comme personne unie* »²³, et cela concerne tout, de la didactique au contexte où l'on est, car si nous ne parvenons pas à ce que ce regard nouveau suscité par la rencontre nous ouvre à découvrir davantage le parcours à faire pour le communiquer, si nous n'arrivons pas jusque là, jusqu'à la didactique, nous succombons au dualisme.

L'un d'entre vous m'écrit : « Je suis revenu à l'école (lycée) après cinq ans d'absence, et j'ai retrouvé une situation que j'avais déjà connue. Je peux dire que je m'implique dans la préparation des leçons, qui se sont enrichies au fil des ans de l'expérience de nombreuses rencontres, lectures, confrontations et jugements donnés avec d'autres amis enseignants. Je pense donc que le contenu de ce que je communique n'est pas neutre : les jeunes ont au moins (je l'ai toujours cru) un matériel valide auquel se confronter. Pourtant, je continue à remarquer (aujourd'hui comme hier) que lorsque j'interroge mes élèves (en particulier les meilleurs et les plus consciencieux), ils introduisent dans leurs réponses des éléments qui ne proviennent pas de ce que je leur ai dit, mais de ce qu'ils lisent dans leurs manuels. En rentrant à la maison après un cours intéressant, ils apprennent dans leurs livres des notions qui constituent le contraire exact de ce que je leur ai proposé : ce qui vient "après" efface ce qui vient "avant". Cela me fait comprendre combien il est important d'embrasser la réalité sous tous ses aspects, y compris la didactique, c'est-à-dire l'ensemble des matériaux qui constituent le complexe de

²¹ Luigi GIUSSANI, « Viterbo 1977 », op. cit., p. 84.

²² *Ibidem*, p. 62.

²³ *Ibidem*, p. 86.

l'apprentissage. Je me suis rendu compte que, si notre souci d'éduquer n'arrive pas jusqu'à ce point, c'est comme si nous nous rendions dès le départ, face à un défi culturel qui nous incombe, qui appartient à nous seuls et que nous ne pouvons déléguer à d'autres ». Vous comprenez le défi ? Le nombre ne m'intéresse pas : si dix personnes acceptent ce défi, je suis des leurs. Si quelqu'un veut faire quelque chose d'autre à côté, cela ne m'intéresse pas.

De la didactique au contexte où l'on vit. Le deuxième facteur de la présence est d'être dedans. « Le christianisme, disait don Giussani, est l'annonce de Dieu incarné, et cela ne signifie pas seulement que Dieu a pris chair, mais aussi qu'il est devenu immanent, inhérent au temps, à l'espace et à l'histoire. Il faut donc être dans la trame normale et dans la manière dont notre société, avec un pouvoir qui pénètre partout, [...] implique l'individu et le conditionne en le manipulant selon ses desseins ; il faut être dedans, dans le *contexte* ; il faut être inhérent au monde dans sa capillarité concrète. Combien de fois avons-nous cru que vivre notre mouvement était faire quelque chose en marge de la vie pratique et concrète [cela ne sera jamais le mouvement, et cela ne sera jamais le christianisme, parce que c'est le contraire de ce que Dieu a fait : prendre chair], ou qu'être dans la problématique des contextes de la famille, du quartier, de l'école était quelque chose d'"autre" par rapport à la communion entre nous. C'est la mentalité de tous [...]. [Au contraire], la présence signifie être avec toute son humanité dans le contexte »²⁴. C'est la vérification de la foi : voir si la foi, la certitude de ma foi me permet de rester dans n'importe quelle situation. Autrement, pourquoi devrait-elle m'intéresser ? Pourquoi le Christ m'intéresse-t-il, si ce n'est parce qu'il me permet d'être dans la réalité dans n'importe quelle situation, face à n'importe quelle circonstance ?

Voilà pourquoi il dit : « Soit c'est dans le contexte, soit ce n'est pas vrai » : on constate que ce n'est pas vrai, que ce qui m'est arrivé n'est pas assez vrai pour me faire vivre dans n'importe quelle circonstance, qu'il ne m'introduit pas à la totalité de la réalité, qu'il ne me sert pas. Et tôt ou tard, il m'arrivera la même chose qu'à beaucoup de chrétiens pour lesquels la foi n'a rien à voir avec la vie : ils ne la renient pas, mais ils ont cessé de s'intéresser à la vie de la foi. Nous essayons de vérifier notre foi, parce que « le contexte est tout aspect de la trame normale et de la modalité pratique avec lesquelles le monde implique et conditionne les personnes : c'est donc la famille, l'immeuble, les amitiés, le syndicat, le contexte de travail, la politique, tout »²⁵.

Si nous n'entrons pas dans la réalité, mes amis (nous le lisons dans l'École de communauté : il suffirait de faire l'École de communauté d'une certaine manière), nous devenons une propagande au lieu d'être un rappel : « La propagande [...] consiste à diffuser quelque chose parce que je le pense ou que j'y trouve un intérêt. Quant au rappel [...], c'est réveiller quelque chose qui est en l'autre »²⁶. Mais comment le réveiller ? Ce n'est que si je deviens une présence par ma manière de vivre la réalité que je réveille l'intérêt des autres. Je ne peux pas m'en sortir en communiquant simplement un discours : dans ce cas, je fais de la propagande, mais je ne parviens pas à réveiller quelque chose chez l'autre. « Le rappel que je fais à mon camarade vise à l'aider à retrouver la vérité, à retrouver son vrai nom (au sens biblique du terme), à se retrouver lui-même. Mon rappel de chrétien est donc la plus grande contribution à la liberté de chacun, car la liberté signifie être soi-même. C'est pourquoi notre rappel est le geste suprême d'amitié ». Réveiller l'autre, et non pas nous l'approprier : le chemin qu'il doit faire pour arriver au destin, c'est au Mystère d'y penser. Ce qui nous intéresse, c'est de témoigner le Christ, de témoigner la puissance du Christ qui réveille le moi de l'autre. Ce qu'il fait ensuite, c'est son affaire, le but n'est pas de le ramener « à la maison ». « [C'est pourquoi] notre rappel n'est jamais *avant tout* un rappel à des formes données, à des critères donnés ou à des schémas, à une organisation particulière, mais à cette

²⁴ *Ibidem*, pp. 75-76.

²⁵ *Ibidem*, p. 76.

²⁶ Luigi GIUSSANI, *Notes sur la méthode chrétienne*, op. cit., p. 15.

promesse qui constitue le cœur de l'homme. Nous faisons écho à ce que Dieu a mis dans leur cœur en les créant [écoutez-bien !], en les mettant dans un contexte donné, en les formant. Pour cette raison, nous ne savons pas où Dieu les conduira »²⁷. Mais souvent, nous pensons savoir déjà ce que le Mystère a décidé pour eux, et c'est se moquer d'eux. Ce qui m'étonne souvent, c'est le manque de sens du Mystère, parce que nous connaissons déjà à l'avance la modalité... mais tu en es vraiment sûr ?

Don Giussani poursuit : « C'est Son dessein [celui de Dieu]. Nous ne pouvons pas savoir ce que sera leur vocation [une phrase de ce type suffirait pour nous faire revoir tout ce que nous faisons]. Notre rappel est donc avant tout un rappel à ce qui constitue la valeur de la vie d'un homme, à un destin, à une vocation, à l'accomplissement de celle-ci, et rien d'autre [ce sont vraiment ses paroles]. Il faut exercer sur l'autre un rappel en revivant les raisons pour lesquelles on lui fait ce rappel. C'est précisément la splendeur, l'expression de ce que nous revivons, qui constitue le rappel fait à l'autre. [La splendeur de ce que nous revivons s'appelle le témoignage. Rien à voir avec un discours !] Le rappel ne nous est donc pas extrinsèque, comme un devoir extérieur à nous. Lorsqu'on a perdu la vivacité de l'adhésion, on rappelle à froid, comme si on expliquait une formule, une idéologie ; c'est souvent une propagande qui ne suscite que des discussions : on se sent soi-même étranger à l'autre. Il faut faire en sorte que toute notre manière de faire, les initiatives que nous prenons, les invitations que nous lançons, soient pénétrées et vivifiées par un souci authentique de l'idéal. Nous avons les mêmes préoccupations que les autres, car ce sont des préoccupations humaines. Mais il y a en nous quelque chose de plus : en nous, tout geste est sous-tendu par le souci profond d'aimer l'homme, c'est-à-dire de l'aider à être vraiment libre, à marcher vers son destin [selon un dessein qui ne nous appartient pas]. C'est la loi de la charité : le désir qu'a éprouvé Jésus Christ que l'autre soit lui-même [...]. Nous voulons être de ceux qui vont à l'école ou au travail avec le souci d'avoir une bonne note ou une bonne fiche de paie, avec la curiosité [le désir] de connaître des événements et des choses, avec le désir de vivre des rapports qui remplissent le temps et empêchent de s'ennuyer ; mais nous voulons surtout être de ceux qui, derrière tout cela, vont toujours à l'école ou au travail, ou retrouvent leur groupe d'amis avec le souci de l'idéal, avec le souci de l'idéal suprême : le Christ et l'Église »²⁸.

C'est pour toutes ces raisons que je dis que c'est ce qui vérifie notre foi. Par conséquent, si notre proposition est de vivre devant les autres, tous sont destinataires – tous – car nous vivons devant tout le monde et nous ne savons pas à l'avance qui seront ceux que le Seigneur veut faire bouger au plus profond d'eux-mêmes à travers notre témoignage : nous l'ignorons. C'est pourquoi « l'attitude selon laquelle notre engagement éducatif dans l'école a tenté de se cristalliser sur des travaux alternatifs est une grave erreur »²⁹, des travaux alternatifs pour faire émerger ce que le Seigneur désirait. Nous pouvons faire deux GS [*Gioventù Studentesca* (Jeunesse étudiante) : lycéens de Communion et Libération, *NdT*] différentes : celle pour de jeunes qui sont provoqué par notre manière d'être ou celle de ceux qui n'ont rien de mieux à faire. Nous faisons deux GS, nous pouvons les remplir, mais si c'est la deuxième possibilité, personnellement, je commencerais à m'inquiéter. Je ne serais pas content qu'ils soient nombreux ; la question est de savoir s'ils viennent parce qu'ils sont provoqués dans leurs intérêts.

Écoutez ce que m'a écrit l'un d'entre vous : « Il y a quelques mois, j'étais à la recherche de locaux pour agrandir notre école. J'ai visité quelques salles dans une paroisse voisine. Le prêtre qui m'accompagnait me racontait, avec une satisfaction manifeste, que cette aumônerie avait été pratiquement déserte pendant plusieurs années, mais qu'avec l'arrivée d'étrangers (en majorité du Maroc) elle avait fleuri et qu'il y avait continuellement des activités et des

²⁷ *Ibidem*, p. 15.

²⁸ *Ibidem*, pp. 15-16.

²⁹ Luigi GIUSSANI, « Viterbo 1977 », op. cit. p.88.

rencontres ; bref, les “chiffres” étaient redevenus les mêmes qu’à une époque. Un peu perplexe, je continue la visite des locaux paroissiaux. À un moment donné, nous nous sommes retrouvés dans la salle multimédia, où quelques jeunes étaient confortablement assis et regardaient la télévision. Pendant que le prêtre s’animait en m’expliquant qu’il fallait donner à ces jeunes la possibilité de ne pas perdre le contact avec les traditions de leurs pays d’origine, en observant mieux, j’ai compris que ces jeunes, à trois heures de l’après-midi, avaient choisi une chaîne arabe. Cet épisode m’a fait comprendre que le problème ne sont pas les “chiffres” (et donc le résultat de ce que nous faisons), mais d’être face à la réalité dans l’attente qu’Il se manifeste ».

Dans la mesure où augmente la décomposition et la destruction des personnes, nous pouvons avoir plus de monde, mais ce serait une bien maigre consolation si nous n’étions en mesure d’en entraîner que quelques uns : viennent-ils parce qu’ils sont attirés, ou parce qu’ils n’ont rien d’autre à faire ? Sommes-nous, par notre proposition, en mesure de provoquer et de faire bouger ceux qui ont autre chose en tête et qui sont entraînés par la force d’attraction victorieuse qu’ils ont devant eux ? Parce que, je le répète, nous pouvons faire deux bouillons différents, et nous pouvons faire deux GS différentes.

Cela nous amène à comprendre le rapport qu’il y a entre cette manière qu’a le Mystère d’agir et la manière dont nous devons être face à lui : nous ne décidons pas nous-mêmes qui fait bouger quelqu’un au plus profond de lui-même ; c’est le Mystère qui agit à travers le dernier arrivé ou à travers qui Il décide. Et nous devons obéir à la modalité par laquelle Il fait les choses. Le premier mouvement de toute autorité responsable, de toute personne qui a une responsabilité parmi nous est donc d’obéir à cette modalité par laquelle le Mystère fait émerger les choses. S’il les fait émerger à travers l’un de nous, nous devons tendre entièrement à voir comment nous pouvons aller vers lui, comment nous pouvons l’aider, et non tenter immédiatement de l’englober dans la structure. Mais vous êtes sûrs que lorsque vous le faites (les englober dans la structure), les jeunes vous suivent ? Mais vous êtes fous ? Ce n’est pas certain, parce que le Seigneur est dégoûti et il fait bouger les choses et les personnes selon Sa méthode. Lui qui connaît chacun sait comment faire. Soit nous respectons cela et nous y obéissons – et la première autorité est donc celui qui obéit le plus, et non celui qui gère le plus – soit nous englobons les personnes. Quiconque reçoit du Seigneur la grâce de trouver cela, de faire surgir, de générer tentera immédiatement, face à ce fait qui lui arrive, de mettre celui qu’il a rencontré en rapport avec le seul lieu où cette attraction pourra durer. Il ne pourra pas penser le gérer personnellement, parce que chacun de nous, au bout d’un moment se perdrait. C’est la dynamique entre l’appartenance et la personne, entre l’autorité et la liberté, qui ont besoin l’une de l’autre.

C’est pourquoi nous nous accompagnons réciproquement et nous accompagnons les autres, pour le dire de manière synthétique avec la phrase que j’ai mise sur le livret de La Thuile : *Amis, c’est-à-dire témoins*. Nous sommes amis de nous-mêmes, entre nous et avec les jeunes, si nous nous témoignons réciproquement cette manière d’être dans la réalité que la foi suscite, que Sa présence suscite. Cela nous permet d’embrasser tout et tout le monde, jusqu’aux détails de la manière dont nous sommes face à toutes les circonstances de l’école.

Voilà ma tentative pour vous aider en ce moment. C’est une proposition que nous aurons de nombreuses occasions, entre nous et entre vous, de vérifier tout au long de l’année. Je vous propose de faire, à la fin de l’année scolaire, une assemblée sur ce thème, pour nous accompagner sur ce chemin que nous faisons ensemble.